Le XIX^e^ siècle, lecteur du XVI^e^ siècle. Sous la direction de JEAN-CHARLES MONFERRAN et HÉLÈNE VÉDRINE, Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2020. Un vol. de 679 p.

On connaît l'amour que le XIX^e^ siècle a conçu pour le XVI^e^ siècle. La Renaissance, « ce printemps de notre histoire, cette saison fleurie et féconde », selon Alexandre Dumas, a suscité à l'époque romantique et dans les décennies suivantes des enthousiasmes d'autant plus vifs qu'elle était perçue comme un double idéalisé du temps présent. Pour justifier le rejet du classicisme, rien de tel que de se contempler au miroir d'une littérature qui, ignorante d'exigences imposées plus tard, se serait caractérisée par sa liberté, sa fraîcheur et sa créativité. En lien avec l'ouvrage de Daniel Maira publié chez Droz en 2018, *Renaissance romantique. Mise en fiction du XVI^e^ siècle (1814-1848)*, mais en embrassant la totalité du siècle tout en restreignant l'étude à la réception des *textes* et donc en donnant au mot « lecteur » son sens strict, ce volume réunit un ensemble de recherches présentées originellement lors d'un colloque organisé à Strasbourg en mars 2018. Dirigé par un seiziémiste et une dix-neuviémiste, il offre, sur un même objet, les points de vue croisés de spécialistes de l'un et l'autre siècles.

Deux textes liminaires ouvrent le volume : d'abord une préface dans laquelle les responsables de la publication, Jean-Charles Monferran et Hélène Védrine, posent les bornes spatiales et temporelles du domaine étudié (la lecture par les écrivains et critiques français, de la Restauration à l'affaire Dreyfus, de la littérature française du XVI^e^ siècle, avec quelques excursions vers des figures de la Renaissance au statut européen comme Érasme, Vésale ou Raphaël), puis la conférence inaugurale de Michel Jeanneret, qui décédera un an après le colloque. C'est à ce grand seiziémiste, également spécialiste de Nerval, qu'est dédié le volume. Partant de l'enthousiasme des romantiques pour l'exubérance et le « chaos monstrueux » (Nodier) de la Renaissance, Michel Jeanneret rappelle la fascination exercée tout au long du XIX^e^ siècle par les écrivains fous des temps passés, notamment ceux du XVI^e^ siècle, et montre l'ambivalence de cette plongée dans l'occultisme renaissant à laquelle s'est livré Nerval.

Le volume comporte trois parties. La première montre comment le XIX^e^ siècle a pu avoir accès à la littérature du XVI^e^ siècle. Le travail des imprimeurs, des bibliophiles, des érudits y fait l'objet d'une attention très éclairante. Si l'on connaît les textes fondateurs de cette redécouverte (le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e^ siècle* de Sainte-Beuve, publié en 1828, et les cours professés par Michelet au Collège de France dans les années 1839-1841), le rôle joué par ces amateurs de livres anciens méritait d'être étudié avec précision. Michel Magnien, dans un article très documenté, retrace l'histoire de la Bibliothèque elzevirienne, lancée par Pierre Jannet en 1853, collection à succès célèbre par sa couverture en percaline rouge, qui a consacré à la littérature de la Renaissance une place de choix. Guillaume Berthon montre comment ce goût pour les livres du XVI^e^ siècle a poussé certains imprimeurs comme le Lyonnais Louis Perrin à rechercher, pour l'édition des textes de la Renaissance, une forme typographique proche des usages de leur époque. Quant au rôle des bibliophiles Charles Nodier et Paul Lacroix (dit Le Bibliophile Jacob), qui ont tous deux dirigé la bibliothèque de l'Arsenal, il est mis en lumière par Marine Le Bail, qui explique comment ils ont contribué à rendre plus visible la littérature du XVI^e^ siècle, mais en en retenant surtout ce qui pouvait justifier un certain goût anticlassique de la fantaisie et de la variété. Le sort éditorial de Rabelais, étudié par Raphaël Cappellen et Christelle Girard, et celui de la Boétie, présenté par Michel Magnien, illustrent l'opposition entre deux types de lecture : l'une ouvertement actualisante et politique, l'autre sagement érudite. Quant à Montaigne, son entrée, tardive, dans le corpus scolaire, est étudiée par Martine Jey à travers le discours universitaire qu'il a suscité chez Lanson, Brunetière et Doumic.

La deuxième partie enquête sur les enjeux esthétiques, poétiques et linguistiques de cette redécouverte. La problématique esthétique autorise quelques excursions dans le domaine de la peinture italienne. Ainsi, la quête par les romantiques, autour de 1830, d'une Italie idéale,

synthèse de la grâce renaissante et de la spiritualité chrétienne, est présentée très finement par Christophe Imbert. Bernard Vouilloux analyse, à partir d'une étude de l'évolution sémantique des mots « grotesque » et « arabesque », la manière dont ils sont parvenus à désigner des catégories esthétiques très en vogue au XIX^e^ siècle. Quant à celle du « baroque », selon André Guyaux, elle a été pressentie par Sainte-Beuve, qui, sans les approuver, a su identifier les traits caractéristiques des poètes de l'époque Louis XIII. La question des enjeux poétiques concerne en particulier les effets de la lecture des poètes du XVI^e^ siècle sur les romantiques. « En ce temps, je ronsardisais », écrivait Nerval à propos de sa poétique des années 1830. Emmanuel Buron, qui a traité ailleurs du cas de Nerval, élargit ici sa réflexion à ceux du jeune Hugo et de Théophile Gautier. La notoriété de Ronsard s'est affirmée en particulier par le biais de la musique : le recensement effectué par Christophe Dupraz des mélodies composées par des musiciens français du XIX^e^ siècle sur des poèmes de la Renaissance (au sens large) met en lumière la primauté du chef de la Pléiade dans ce répertoire, mais aussi, plus généralement, la manière dont la poésie du XVI^e^ siècle a été « entendue » au XIX^e^ siècle. Cet engouement pour la littérature renaissante a cependant eu ses limites : Hugues Marchal explique pourquoi la poésie scientifique d'un Du Bartas ou d'un Baïf n'en a pas bénéficié, assimilée par les romantiques aux discours versifiés de l'Empire, notamment aux grandes compositions classiques de Delille. Mais une curiosité littéraire retient l'attention de Michel Jourde : l'édition dans la revue symboliste *La Vogue*, en 1886, de *L'Art poëtique* de Jacques Peletier, revendiqué justement par cette avant-garde pour l'intérêt qu'il a porté à toutes les sciences. Les enjeux linguistiques de cette redécouverte sont similaires : l'époque romantique affirme sa proximité avec la langue du XVI^e^ siècle. Valentina Bisconti étudie cette « première philologie française » encore peu assurée, antérieure à la constitution des grammaires historiques. Anne-Pascale Pouey-Mounou dégage les effets produits par la présence de la langue de Rabelais dans *Le Capitaine Fracasse* de Gautier : les emprunts textuels y connotent une forme d'« encanaillement » teinté de nostalgie. Inversement, en rompant avec le symbolisme pour fonder l'École romane, Moréas mettra Ronsard au service de son nationalisme littéraire épris d'ordre et de clarté (Olivier Bivort).

La troisième partie est consacrée aux lectures politiques et idéologiques. Le XIX^e^ siècle a façonné un XVI^e^ siècle à son image : c'est ainsi que, dans *Le Magicien*, le romancier républicain et socialiste Alphonse Esquiros met en fiction la Renaissance comme un moment lumineux de rupture révolutionnaire. La démonstration de Daniel Maira rejoint celle de Stéphane Arthur, qui montre comment, entre 1826 et 1832, le genre des « scènes historiques », théâtre destiné à la lecture et composé essentiellement par des auteurs libéraux, met en intrigue les règnes de Charles IX et Henri III pour critiquer la politique de Charles X. Ces règnes, associés à la cruauté, deviennent le décor privilégié de l'assassinat politique sur la scène théâtrale romantique et figurent, comme le montre Sylvain Ledda, les convulsions de l'époque révolutionnaire. Même sur la scène de l'opéra, le XVI^e^ siècle peut faire écho aux débats contemporains : Guy Ducrey explique comment, en 1898, *La Reine Fiammette*, « bluette onirique » de Catulle Mendès située dans l'Italie du XVI^e^ siècle, n'a pas échappé à une lecture orientée par les conflits liés à l'affaire Dreyfus. Quant à d'Aubigné, Frank Lestringant, au terme d'une étude de sa réception au XIX^e^ siècle, montre comment la cause dreyfusarde n'aura pas hésité à l'enrôler aux côtés de Victor Hugo. Enfin, trois figures du génie universel tel que se le représente le XIX^e^ siècle donnent sa conclusion au volume : Vésale, incarnation de l'humanisme médical, de l'association des sciences et des arts (Bertrand Marquer), Érasme, promu héraut de la libre-pensée, précurseur de Voltaire, au prix d'une laïcisation de ses écrits (Christine Bénévent), Rabelais, lui aussi rapproché de Voltaire et considéré par les libéraux comme un jalon capital dans une généalogie nationale de la Révolution (Paule Petitier), mais longtemps tenu à l'écart du panthéon littéraire par l'Académie française, qui n'acceptera qu'après de longs débats d'en

faire le sujet de son prix d'éloquence, qu'elle décernera en 1876 à un discours convenu et fort sage célébrant un annonciateur de la raison classique française (Stéphane Zékian).

Les canons littéraires étant tributaires des changements historiques, la réception au XIX^e^ siècle des auteurs du XVI^e^ n'a pas échappé aux soubresauts politiques de l'époque. La redécouverte à partir du romantisme d'une littérature occultée à l'âge classique ne s'est pas faite sans distorsions, anamorphoses ou réfractions, mais, liée aux progrès de l'érudition et du savoir universitaire, elle a incontestablement enrichi le patrimoine littéraire français. C'est ce que démontrent ces études, qui, malgré la diversité des objets traités, présentent une grande homogénéité dans leurs approches et leurs conclusions. Organisé avec une rigueur très éclairante, le volume offre sur la question une vue cavalière du plus grand intérêt.

JEAN-PIERRE DUPOUY